

LE DR J. A. CREVIER

Nous avons la douleur d'annoncer aujourd'hui la mort d'un de nos citoyens distingué, M. le Dr J. A. Crevier, arrivée à sa résidence, rue Craig, mardi de la semaine dernière.

Le défunt était né le 26 février 1824, à Trois-Rivières, et était par conséquent âgé de soixante-quatre ans.

Après un brillant cours d'étude au collège de Saint-Hyacinthe, et qu'il dut à la protection toujours bienveillante de son oncle, le grand vicaire Crevier, il vint étudier la médecine à Montréal. Il alla s'établir à Québec, en 1849, où il ne tarda pas à s'acquérir une réputation des plus enviables.

Peu de temps après, il venait s'installer à Montréal, où de nombreux succès l'attendaient.

Tout le monde a connu ce savant vieillard, qui était pourtant si modeste.

Depuis quelque temps, on s'apercevait que la santé lui faisait défaut, et la maladie, prenant des proportions rapides, ne tardait pas à l'enlever à l'estime de ses concitoyens.

Il est mort muni des sacrements de l'Eglise que lui administra M. l'abbé Latraverse, et ce fut son vieil ami le Dr J. M. Beau-soleil qui lui donna ses soins pendant sa maladie.

Le regretté défunt laisse deux fils et quatre filles, dont trois religieuses.

LE MARTYR DE SON NEZ

NAMAS homme plus malchanceux que Nicaise Fêtencoin n'exista sur la terre, oh ! assurément non. Je l'ai bien connu, moi qui entreprend de raconter brièvement sa vie ; j'ai même été intimement lié avec lui, et je puis vous jurer que Nicaise Fêtencoin fut le plus infortuné des mortels.

Quand le petit Nicaise naquit, il était d'une si faible constitution qu'on ne pouvait guère espérer le voir vivre longtemps. Son entrée dans le monde coûta la vie à sa mère. M. Fêtencoin, le père, qui tenait dans ses bras son rejeton, fut si impressionné en apprenant que son épouse venait de rendre son âme à Dieu, qu'il laissa choir Nicaise sur le plancher. Le pauvre bébé faillit trépasser ; il fit mieux : il se cassa une jambe et son nez se heurta si violemment contre une chaise, qu'il enfla démesurément, puis s'allongea d'une façon extraordinaire. Plusieurs éminents médecins essayèrent d'entraver le développement de l'appendice nasal de Nicaise : pommades, onguents, etc., tout fut en vain employé. Le nez de Nicaise fut bientôt en état de rivaliser en dimension avec un navet de première grandeur... Sous sa frêle enveloppe, il cachait un solide tempérament, car malgré les déplorables accidents qui signalèrent son apparition sur notre planète, il vécut. Ses jambes s'allongèrent ; son corps, ses bras, ses mains, ses oreilles s'allongèrent et son nez se développa plus rapidement encore que toutes les autres parties de son individu.

Quant il eut atteint l'âge de huit ans, son père lui tint ce langage :

— Mon fils, il serait bon que vous apprissiez à lire, à écrire et à compter. Sachez que sans ces connaissances fondamentales, vous ne pourriez jamais parvenir à vous créer, dans le monde, une honorable position.

Le jeune Nicaise Fêtencoin ne répliqua pas ; il se contenta de tirer sa trompe en signe d'assentiment.

Le lendemain, M. Fêtencoin conduisit son fils dans une pension.

La marchandise de soupe qui le reçut fit d'abord quelques difficultés pour admettre le nouvel élève, prétendant que son appendice peu commun troublerait les élèves et serait un grand sujet de désordre. Le père insista et, finalement, Nicaise

fut admis à suivre les leçons avec les autres enfants, à condition qu'il paierait double pension.

Je n'essayerai pas de décrire sa réception ; c'est un travail au-dessus de mes forces. Qu'il me suffise de dire que quinze élèves s'évanouirent et que les autres allèrent, en hurlant, se réfugier auprès du maître qui, lui-même, ne savait à quel saint se vouer. Le jeune Fêtencoin, voyant l'effet qu'il produisait, essaya de rassurer tout le monde en élevant et abaissant trois fois son nez en signe de salut. Le maître se risqua enfin et s'approcha de son nouvel élève, afin d'examiner ce phénomène et, après avoir constaté que c'était simplement un nez porté par un être humain, il fit aux enfants une courte allocution, les exhortant à retourner à leur place, à ne pas craindre le nouvel arrivant et à le considérer, désormais, comme un bon camarade, quoique son nez le plaçât un peu en dehors de l'humanité. Bientôt, les élèves s'habituerent à la vue de cet organe disproportionné et le jeune Nicaise devint l'objet de toutes les tracasseries de la pension. Malgré tous les ennuis qu'on lui faisait supporter, il étudiait avec beaucoup d'ardeur et par ses compositions il méritait toujours la place d'honneur ; mais, afin d'éviter aux enfants la vue de son nez, le maître le reléguait sur le dernier banc.



LE DR J. A. CREVIER, décédé

Quand Nicaise eut atteint sa dix-huitième année, son père le fit appeler, l'interrogea et se déclara positivement satisfait des profondes connaissances de son rejeton.

— Allez, lui dit-il, Nicaise, mon cher fils ; avec l'instruction que vous possédez, vous pouvez faire rapidement votre chemin, dans quelque carrière que vous choisissiez.

Plein de confiance, Nicaise Fêtencoin, que ses dispositions portaient vers le commerce, se présenta chez plusieurs négociants, sollicitant une occupation.

Mais sa trompe suffit à le faire blackbouler de partout.

— Consciencieusement, lui disait-on, jugez vous-même quelle piteuse figure vous feriez dans mon magasin. La seule vue de votre trompe mettrait en fuite mes clientes. Sincèrement, je le regrette ; mais je ne puis vous employer. Allez, Nicaise, votre haute instruction vous est un sûr garant de réussite. Vous ferez certainement votre chemin.

Tous les commerçants chez lesquels il tenta de s'introduire lui firent la même consolante réponse.

Nicaise rentra chez lui, consterné. Durant un mois il continua ses visites et ses sollicitations ; mais il avait beau faire preuve d'intelligence, ex-

hiber ses grades universitaires, toutes les portes se fermaient devant son formidable nez.

.

Dès sa plus tendre enfance, Nicaise avait conçu, pour sa cousine Cunégonde, une amitié profonde qui, avec l'âge, s'était transformée en amour. Amour pur, amour platonique s'il en fut, car le pauvre diable ne s'était jamais enhardi au point d'avouer sa flamme au tendre objet qui faisait palpiter son cœur et affluer le sang à sa figure, de telle sorte que son nez en devenait écarlate.

Un jour, cependant, ne pouvant se maîtriser plus longtemps, il résolut de décharger son cœur.

Le nez en l'air, il alla trouver sa cousine, qui le reçut en réprimant avec peine un petit rire causé par la rougeur de sa trompe.

Sans préparation, il se jeta aux genoux de Cunégonde, son nez balayant le plancher, et lui fit une description fantastique de l'état de son cœur.

La pauvre fille, qui était à cent lieues de s'attendre à pareille scène, s'enfuit épouvantée en appelant au secours.

Le lendemain, Nicaise revint à la charge ; il répéta sa déclaration, à voix basse et debout, cette fois, en présence d'un beau jeune homme qui se trouvait—par hasard, croyait Nicaise—avec sa cousine.

— Ah ! que vous me tannez ! fut la réponse, comme on dit en anglais.

Et Cunégonde lui déclara tout net qu'il était tout à fait inutile de continuer ses insidieuses poursuites ; qu'elle était fiancée à M. Charles, le ci-devant jeune homme, et qu'elle allait se marier très prochainement.

En recevant cette tuile, la trompe de Nicaise Fêtencoin devint violette et se raidit en avant. Il s'avança, ou plutôt bondit vers le fiancé de Cunégonde, le saisit à la gorge et l'aurait sûrement étranglé si plusieurs personnes, attirées par les cris de la jeune fille, ne l'avaient interrompu dans son exécution.

.

En rentrant chez lui, Nicaise apprit la mort de son père qui, à la suite d'une faillite, n'avait rien trouvé de mieux à faire, pour se débarrasser de la vie, que de se pendre à un clou.

Nicaise se trouva donc ainsi sans soutien, sans le sou et forcé de subvenir à ses besoins. Il dut donc travailler, coûte que coûte.

Le malheureux, en désespoir de cause, se vit dans l'obligation de se faire vidangeur, quoiqu'il n'en eut guère la vocation.

Il vivota ainsi, durant plusieurs mois, assommé par les quolibets des gamins qui le rencontraient dans l'exercice de ses fonctions.

Un jour, il eut l'imprudence de s'approcher près de la bouche d'un cheval un peu trop impressionnable. L'animal, voyant un objet qui lui parut insolite sur la face de Nicaise, crut qu'il était de son devoir de l'en débarrasser : d'un seul coup de mâchoires il coupa net l'appendice nasal qui faisait le désespoir de son propriétaire. Malgré la douleur, Nicaise poussa un cri de joie ; il se croyait enfin débarrassé pour toujours de ce maudit nez qui avait été la cause de tous ses malheurs.

Mais bah ! dès le mois suivant, la trompe pendait, plus longue, plus charnue et plus florissante que jamais !

Nicaise Fêtencoin habitait, dans le Griffintown, une chambre délabrée au dernier étage d'une maison presque en ruines, repaire de filous, de chevaliers d'industrie et abri de quelques honnêtes travailleurs comme lui.

Une nuit, en descendant de sa chambre pour aller s'atteler au travail, il entendit des cris étouffés partant d'une chambre qui se trouvait à l'étage inférieur. Il courut sans bruit à la porte de cette chambre et appliqua l'oreille au trou de la serrure, cherchant à savoir ce qui se passait. Il entendit la voix d'un homme qui menaçait, puis une courte lutte.